

Shakespeare in Love
Questions sur les problèmes de la création
Shakespeare in Love (Shakespeare et Juliette), États-Unis 1998,
122 minutes

Suzy Cohen

Numéro 201, mars-avril 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59376ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cohen, S. (1999). Compte rendu de [Shakespeare in Love : questions sur les problèmes de la création / *Shakespeare in Love (Shakespeare et Juliette)*, États-Unis 1998, 122 minutes]. *Séquences*, (201), 41–42.

le fils de l'orfèvre juif, ou le copain hongrois de Battistelli, qui viennent embrouiller un tableau déjà complexe et nous distraire de l'essentiel.

Au fait, quel est cet essentiel, sinon le réveil d'une femme dont la vie fut abruptement brisée et qui trouva refuge dans l'alcool? Or, comment peut-on croire vraiment en l'interprétation maniérée de Deneuve, dont le maquillage de femme blessée ne peut venir à bout d'un visage si parfait qu'il en devient ennuyant, et dont la déchéance n'empêche pas Jean-Pierre Bacri de tomber sous son charme de bourgeoise pas si abîmée que ça? Pas crédible! Et comment trouver originale l'idée de la jeune courtière qui devient à la fois la rivale *post mortem* et le reflet rajeuni de Marianne? Soyons sérieux: le roman-

que de *Place Vendôme*, dédaignant la critique sociale, s'accommode en douce de plusieurs clichés scénaristiques qui confinent au vieux mythe des riches malheureux, quoique traité ici, j'en conviens, avec infiniment plus de nuances que dans les *soap* américains.

Denis Desjardins

PLACE VENDÔME

France 1998, 117 minutes — **Réal.:** Nicole Garcia — **Scén.:** Nicole Garcia, Jacques Fieschi — **Photo:** Laurent Dailland — **Mont.:** Luc Barnier, Françoise Bonnot — **Mus.:** Richard Robbins — **Déc.:** Thierry Flamand — **Int.:** Catherine Deneuve (Marianne), Emmanuelle Seigner (Nathalie), Jacques Dutronc (Battistelli), Jean-Pierre Bacri (Jean-Pierre), Bernard Fresson (Vincent Malivert), Philippe Clévenot (Kleiser), François Berléand (Éric Malivert) — **Prod.:** Alain Sarde — **Dist.:** Alliance.

Shakespeare in Love

Questions sur les problèmes de la création

Une question s'est immédiatement imposée à moi après avoir vu le film: pourquoi un film rondement mené, qui renferme de bons ingrédients et de bonnes ficelles, ne décolle-t-il pas? C'est une savoureuse comédie romantique; la direction d'acteurs est intelligente, les comédiens sont excellents même si parfois ils frôlent le cabotinage (mais dans la comédie, la chose est entendue), la direction artistique est soignée avec, à l'arrière fond, les détails savoureux du quotidien du règne d'Elizabeth et la musique savamment dosée. Alors, pourquoi ce film qui a été produit en même temps qu'*Elizabeth* de Shekhar Kapur et qui possède toutes les qualités cinématographiques qui font du cinéma anglais le plus intéressant et le plus remarquable du moment, pourquoi alors dans ces conditions, l'un est un grand moment de cinéma et l'autre pas? Qu'est-ce qui fait qu'*Elizabeth* soit un grand film et que *Shakespeare in Love*, seulement un bon film?

Est-ce à cause du sujet? De Roméo et Juliette, tout le monde connaît l'histoire. Cela joue-t-il contre le film? Non, car les scénaristes de *Shakespeare in Love*, Marc Norman et Tom Stoppard, nous en montrent plus. Ils inventent un Will Shakespeare en panne d'inspiration qui a besoin d'argent pour vivre et qui doit écrire une pièce de commande pour l'un des deux théâtres à la mode de Londres. La concurrence est rude, les règles sévères (notamment pas de femmes sur scène), leurs rôles devant être tenus par des hommes déguisés en femmes. Un William Shakespeare qui n'arrive plus à écrire, ni à baiser.



Shakespeare in Love

Pour guérir, il lui faut donc trouver une muse, et, comme dans la vie de tout créateur, celle-ci arrive au bon moment en la personne de Viola de Lesseps, une très riche héritière, éprise de poésie et qui ne rêve que de monter sur les planches. Profitant de l'absence de ses

parents, elle se déguise en homme et va passer une audition. Elle obtient le rôle et le cœur de Shakespeare. Celui-ci lui vole ses répliques et s'inspire à la lettre de ce qu'il est en train de vivre avec elle. Ainsi, l'impossibilité de leur amour devient le ressort de la pièce de théâtre qu'il écrit (*La fille du pirate*), Viola étant promise à Lord Wessex et la reine Elizabeth à donner son consentement à ce mariage.

Les dialogues sont amusants même s'ils sont souvent plus l'écho des problèmes contemporains des créateurs de théâtre et du cinéma d'aujourd'hui que ceux d'un écrivain de 1590. Sur scène un comédien demande à des apprentis-comédiens:

- Et vous, qui êtes-vous?
- L'argent.
- Alors, restez mais taisez-vous.

ou encore

- Et lui qui est-ce?
- C'est rien, c'est l'auteur!

ou encore

- Et toi le jeune, qu'est-ce que tu aimes au théâtre?
- J'aime quand il y a beaucoup de morts et de sang.

Les dialogues sont truffés de clins d'œil sur la magie du cinéma ou du théâtre:

— Ça va s'arranger! dit le directeur du théâtre des Roses à ses créanciers.

- Mais comment?
- C'est un mystère. Mais ça s'arrange toujours.

et dans le plan suivant, effectivement tout s'arrange.

Ou est-ce à cause du message? Le film nous montre un Will Shakespeare un peu niais, qui sait surtout profiter de la vie et des occasions qu'elle procure. Le film s'évertue à nous démontrer que même un grand écrivain, n'est qu'un opportuniste habile qui sait faire feu de tout bois. Que la création n'aurait d'inspiration que de la vie, et qu'au fond, les plus grands créateurs ne sont que de très bons techniciens, ce qui soit dit en passant, est sans doute l'idée de tous les producteurs d'Hollywood.

Non, c'est à cause du film lui-même, de la réalisation de John Madden qui nous donne un film plein de bons moments, mais sans grandes trouvailles, ni d'émotions à couper le souffle ni d'images si fortes qu'elles restent à jamais gravées dans un coin de votre mémoire. Non, tout y est calculé, maîtrisé, un vrai travail d'artisan mais pas de traces d'un grand artiste. Mais cette marque, qu'est-elle au juste? Elle est sans doute dans la prise de risque, entre l'attendu et la surprise: cette ligne tenue qui seule est franchie par les plus grands.

Suzy Cohen

SHAKESPEARE IN LOVE (Shakespeare et Juliette)

États-Unis 1998, 122 minutes — Réal.: John Madden — Scén.: Marc Norman, Tom Stoppard — Photo: Richard Greatrex — Mont.: David Gamble — Mus.: Stephen Warbeck — Déc.: Martin Childs, Mark Raggett — Int.: Joseph Fiennes (Will Shakespeare), Gwyneth Paltrow (Viola De Lesseps), Geoffrey Rush (Philip Henslowe), Judy Dench (Elizabeth I), Tom Wilkinson (Fennyman), Colin Firth (Lord Wessex), Imelda Staunton (la nourrice), Ben Affleck (Ned Alleyn), Rupert Everett (Marlowe), Simon Callow (Tilney) — Prod.: David Parfitt, Donna Gigliotti, Harvey Weinstein, Edward Zwick, Marc Norman — Dist.: Alliance.

The Thin Red Line Polyphonie

L'attaque de Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, marque le début du conflit nippo-américain de la Seconde Guerre mondiale. Après la bataille de Midway en juin 1942 — où les États-Unis stoppent l'avance japonaise vers Hawaï —, Guadalcanal est un autre Stalingrad car de furieux combats, de juillet 1942 à février 1943, permettent aux Américains d'arrêter les Japonais qui veulent envahir l'Australie. James Jones, dans son roman *From Here To Eternity* (1951), a évoqué la période qui précède le 7 décembre 1941. Fred Zinnemann en avait réalisé, en 1953, une adaptation cinématographique remarquable mettant en vedette Montgomery Clift (Prewitt) et Burt Lancaster (Warden). Comme l'a signalé un critique littéraire américain, ces personnages se retrouvent dans *The Thin Red Line*: Prewitt est devenu Witt et Warden, Welsh. Le traumatisme a modifié leur apparence externe, mais ils sont restés les mêmes. Witt est encore celui qui marche à son propre rythme (comme d'ailleurs le soldat



The Thin Red Line